

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une révolution se prépare, elle est imminente... mais que nos lectrices se rassurent; il ne sera fait usage ni d'armes blanches, ni d'armes à feu, et pas une goutte de sang ne sera versée! Il s'agit, en effet, d'une simple question de mode, c'est-à-dire de la réapparition prochaine de la robe courte!

Beaucoup de femmes applaudiront à cette mesure: d'abord celles qui, ayant un joli pied, n'éprouvent aucun regret de le montrer; puis les marcheuses intrépides, ennemies de toute gêne, par conséquent de la sujétion d'une robe à relever. Enfin, les femmes raisonnables, toujours disposées à accepter avec empressement une mode qui entraîne une économie forcée d'étoffe.

La robe courte, pour les jolies femmes et les élégantes, ne dépassera pas la cheville... c'est convenu; le commun des mortelles adoptera, au contraire, le jupon rasteur, qui ne tire pas à conséquence. Maintenant, est-ce à dire, pour cela, qu'on abandonnera la robe princesse à longue traîne? Non, car ce serait une erreur de lèse-goût. Le règne de la robe princesse n'est nullement fini; à peine le restreint-on: cette charmante toilette sera exclusivement réservée pour l'appartement, d'où l'on n'aurait jamais dû la faire sortir. Il faut, convenons-en, des conditions particulières à la robe à traîne; sa confection exige de beaux tissus et l'on aime à voir ses plis onduoyants se développer dans un milieu confortable.

On pourrait presque dire que le rétablissement du costume court a été inspiré par une pensée philosophique. Qui n'a souffert de voir la généralité des travailleuses, — de celles qui luttent au jour le jour avec les besoins de la vie, — suivre à ce point la mode, qu'il leur fallait une robe à traîne?... N'était-ce pas un spectacle navrant de les voir trotter à travers Paris, dans les rues les plus encombrées, les bras chargés de paquets ou de cartons, tenant encore d'une main un parapluie, et de l'autre, leur jupe ramassée! Il était rare qu'un pan de la robe ne traînât pas sur le trottoir en pleine boue! Pour notre compte, nous ne sortions pas souvent, cet

hiver, sans avoir l'occasion de plaindre ces victimes de la mode!...

Mais voici que la capricieuse souveraine du monde devient aujourd'hui d'une sagesse remarquable: comment pourrions-nous donc ne pas applaudir des deux mains à ses nouveaux décrets? Nos lectrices seront, sans aucun doute, du même avis. Quelle liberté d'allure va nous donner ce gentil costume court

pour la promenade, les voyages, etc.! Et combien de femmes apprécieront cet avantage, quand viendra le moment des visites à l'Exposition universelle! Le plaisir de parcourir ses jardins merveilleux et les interminables galeries de ses palais en sera doublé.

Nombre de modèles sont déjà lancés, sans compter ceux que l'on prépare; en ce qui nous concerne, nous avons pris bonne note de la veste *Dubarry*, avec son gilet et sa jupe courte, à tuniquerenversée derrière. La veste et le gilet sont entr'ouverts sur une chemisette à col rabattu et jabot, avec brandebourgs sur les bords. Une simple écharpe repliée et garnie de même sert de vêtement pour la rue. L'étoffe de ce costume est une sorte de toile de laine qu'on appelle le tissu « montagnard »; cette toile est luisante et à damiers grisâtres, marbrés de rouge.

Le costume *Manon Lescaut*, — un autre type, — comprend un corsage à longue pointe, munis devant d'un plastron dont l'effet se continue sur le jupon. Cette partie de la toilette est encadrée de ruches à la vieille, tandis que

le jupon est entouré d'un volant plissé. Les côtés sont recouverts de draperies garnies de ruches à la vieille et terminées dans le bas derrière par un nœud à boucles tombantes. Un mantelet-visite de même étoffe, entouré d'une garniture semblable, complète cette toilette.

Il y a encore le costume *Lavandière*, que nous avons indiqué dans une de nos précédentes revues; puis la blouse à la paysanne, ainsi nommée à cause de l'empiècement du corsage et de son genre sans-façon. Voici, dans cet ordre d'idées, un type assez gracieux: — Costume en tissu granité gris et bleu éteint avec chinés



G. N° 867. — TOQUET DE PAILLE.

Modèle de M<sup>me</sup> A. Séguin (rue des Colonnades, 1).

S MAGASINS

CIALITÉS

et CH. LEBLANC, 62, rue d'Anvers.

et FILS, propriétaires



rouges. Jupon court, entouré d'une grosse ruche à la vieille, bordée d'un double dépassant de faille bleu pâle et caroubier, avec volant plissé pour terminer. Une tunique bordée d'un double dépassant est drapée sur le jupon. Corsage-blouse avec empiècement carré dans le dos, celui-ci monté par trois plis creux. Le devant est froncé aux épaules ainsi qu'au milieu de la taille. Ceinture ronde et longues basques bordées d'un double dépassant. Trois revers garnis de même entourent les manches; boutons bleus partout. N'oublions pas un gracieux fichu Marie-Antoinette, avec col rabattu en châle, garni comme le reste et fermé par un flot de rubans assortis aux nuances du costume.

Le mantelet-visite est une des plus jolies créations de la saison, et la grande élégance consiste à l'établir en faille. Sa forme se compose de trois coutures derrière : l'une cintrée pour le milieu, les deux autres formant la demi-épaulette. Un modèle tout à fait inédit est en faille et à longs pans; son dos est surchargé d'appliques de passementerie brodée de jais taillé et mélangée de glands de satin. Tous les bords sont recouverts d'une « mousse » de dentelle; le bas du mantelet est, en outre, orné d'une riche frange.

Nos lectrices nous sauront gré de leur apprendre, en terminant, en quoi consiste la « mousse » dont nous venons de parler. Ce sont des ruches de petites dentelles cousues très-rapprochées sur une bande de telle largeur qu'on jugera convenable; à distance, on jurerait un marabout. — Dans le vêtement que nous avons décrit, il est entré deux cents mètres de dentelle dans la confection de cette garniture « mousse »; qu'on juge, par là, du travail, de la patience qu'il faut, et du prix de revient!

Mary d'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

G. N° 867.

TOQUET de paille marron, bordé de velours. La calotte est entourée de biais de faille mastic, de ton moyen. Un groupe de coques de ruban et de plumes de même couleur orne le devant.

G. N° 871.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume de faille noire, genre princesse. — Le dos présente un plastron de foulard, à rayures grisailles, et disposé en deux parties qui s'arrêtent au bas du buste. La traîne, très-longue, est rajoutée à cet endroit par des plis creux; une écharpe de foulard sort de la couture du milieu, pour former différents tortillons sur la traîne. Le devant de la robe se compose d'un corsage, orné d'un plastron de foulard au milieu, et d'un large tablier qui se réunit aux coutures de côté. Parement de faille et de foulard au bas des manches, surmontant un plissé. — Lingerie de toile plissée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en riche fantaisie brochée, violette et jaune. — Robe de forme princesse, à traîne, terminée par une belle frange cascade à tête grillée de ton assorti, avec bouillonnés et ruches de faille. Le devant de la robe forme, du côté de son ouverture, un tablier pointu qui découvre un faux jupon. Ce jupon est en faille et composé d'un haut volant ruché. L'ouverture de la robe est découpée en quatre dents, dont deux pour le corsage; les deux autres se relient aux côtés, également dentelés, par des pattes lisérées de jaune et des boucles dorées. Le vide que laisse entrevoir ces dents est rempli par un bouillonné de faille fait à rangs pressés. La manche est exécutée moitié en tissu broché, moitié en faille bouillonnée, le tout liséré de jaune. Cornet plat et partie plissée au bas des manches. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 873.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Costume de cachemire et faille violet foncé. — Le jupon se compose d'une partie plissée à gros plis creux, formés sur toute la longueur du devant; l'autre partie, qui constitue la traîne, est entourée, dans le bas, d'un large biais encadré de petits plissés de même étoffe. Un panneau de faille longe le côté gauche du jupon; il sert de point de dé-

part à un tablier et à une tunique que borde une bande de faille. Le tablier, qui se termine en pointe, est drapé et relevé de côté; il forme pouf derrière avec la tunique, qui retombe ensuite en carré. — Corsage à basques, fermé en biais devant par une double ligne de boutons boule; col rabattu en faille. Manche de faille, avec parement de cachemire garni de boutons boule. — Lingerie plissée en linon blanc avec ourlet à jours. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la planche coloriée N° 1501.

TOILETTE D'INTÉRIEUR ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Matinée *Bébé* en cachemire prune, composée d'un large empiècement et d'un corps tout plissé sans manches. Deux volants plissés bordés de faille bleue entourent le bas du vêtement. Même garniture autour de l'empiècement et du cou, ainsi que sur le bord de l'ouverture, devant. — Robe princesse en faille bleue. Le milieu de la traîne est plissé et encadré de montants de même étoffe; ces montants sont fixés par des boutons de soie et reliés entre eux par une échelle de barrettes. Volant plissé au bas de la jupe, rejoignant la traîne. Plissés et nœud de ruban au bas des manches. — Lingerie plate. — Prix du patron épinglé de la matinée : 3 francs.

2. Costume princesse en lama indien beige et broché de même ton, mélangé de bleu, de jaune et de loutre. — Ce modèle se compose d'un corsage veston, s'ouvrant sur un tablier couvert de volants plissés. Les côtés, tout plats, encadrent le tablier, puis se réunissent au dos princesse et au faux jupon qui forme traîne. Celle-ci est ornée d'un plissé qui se continue tout autour et d'un volant ruché. Le dos est drapé en plusieurs petits pouffs et se termine par une belle frange à glands de nuances assorties. Une cordelière et des glands de même teinte relèvent les drapés du dos et se perdent sous la poche, faite d'étoffe brochée, qui est posée sur le côté gauche. Plissés et parements d'étoffe unie au bas des manches, retenus par un bracelet de broché que ferment des glands. — Camail composé de biais superposés et garni de franges, le tout fermé devant par un nœud de cordelière frangée. — Lingerie plate. — Capote en faille de ton assorti, garnie de ruban bleu et d'un piquet de fleurs jardinières. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

#### CORRESPONDANCE

— Mme CONSTANCE D..., A LIMOGES. — Oui, certainement, vous pouvez mettre des perles d'or au chapeau de la jeune fille de vingt ans, mais avec modération. Nous ne vous conseillons pas d'en border la passe; un simple bandeau ainsi garni nous semblerait moins écrasant. Il faut, en outre, ajouter un ornement doré aux coques de ruban ou aux plumes qui ornent le dessus, afin de compléter l'harmonie de l'ensemble.

— Mlle ANNA L..., A LAON. — Le col rabattu convient surtout, en effet, aux cous longs, et les ruches aux autres cous. A vous de trancher la question.

— Mme DE B..., A PÉRIGUEUX. — Le costume court est imposé par la force des choses : n'est-il pas impossible d'admettre qu'on puisse s'embarasser d'une traîne à tenir à la main pendant les visites à l'Exposition? Mais soyez assurée que la toilette n'y perdra rien au point de vue de l'élégance et de la grâce. Le journal, au surplus, vous donnera sous peu des gravures à ce sujet.

— Mlle LUCIE M..., A BOURG. — Le fichu Marie-Antoinette, en étoffe pareille à votre costume, nous semble parfaitement convenable; les pointes devront être assez longues pour former un nœud simple. Garnissez-le comme le reste.

Mme MARIE T..., A CAEN. — Les bas seront, pendant la saison d'été, l'objet d'une attention particulière; avec le costume court, c'est chose forcée. Donc, bas de soie pour les femmes qui peuvent atteindre ce degré de luxe, et bas de fil d'Écosse pour la moyenne élégance. Le genre uni, avec broderie en flèche sur les chevilles, voilà ce qui se fait le plus. Il y a

avec les dentelles imprimées  
par toilette courante; ces de

— Mlle Sni G..., A BOURG  
pour les patrons pour  
à côté « fillette » et la ge

— Mlle S. T. L..., A BOURG  
à venir; il est probable qu'  
à côté blanche ou noire,  
on se permettra pas à toutes  
sont, en outre, d'un pr

— Mlle F..., A SIXT  
sont, et bien ce qui  
complètement l'écie d

— Mlle M..., A TOURNAI  
de la saison; le  
est, le jeune sont de

N  
PANORAM

SAISON DE PR

à nous toujours croiss

sur la publication de no

pour encouragerent p

tre mieux. Nous avons

mesures nécessaires sif

à la saison notre PANOR

me (saison de 1878), et

trices que ce NOUVEAU

sur du 1<sup>er</sup> avril.

ainsi que nous l'avons fa

de Prime presque gra

nos femmes parvenus à l'

à BOURG COLOMBIE, tir

exceptionnel. Cette planch

prises que celles de nos

nombre de quatorze to

seignes que variées et d'

Nous avons, cette fois en

meilleure de nature à satisf

et j'espère, du reste, par

tré dans le prochain nu

la nécessité de renou

nos de ville, visite, pro

mesures d'enfant, afin de

pendre de la saison et le

notre collection de modè

à un usage pratique, elle

notre un réel service à n

consulter sans retard cette

chez que notre Prime

le 1<sup>er</sup> avril) et francs, —

si elle arrive en mauvais

ou laient la demande en

en même-temps ou en un l

ville, à rue du Quatre-S



encore les fleurettes imprimées sur coton ordinaire, qu'on porte également pour toilette courante; ces derniers bas ne coûtent pas plus de 1 fr. 15.

— Mlle NISA C..., A BORDEAUX. — Oui, mademoiselle, nous pouvons vous donner des patrons pour costumes de poupée. Indiquez-nous la taille de votre « fillette » et le genre que vous désirez.

— Mme S. T. L..., A BEAUNE. — La mitaine longue est sur le chemin du succès; il est probable qu'on la portera beaucoup cet été. On en fait, en dentelle blanche ou noire, qui sont tout à fait jolies; mais leur prix élevé ne permettra pas à toutes les bourses d'y atteindre. Les mitaines de filet sont, au contraire, d'un prix modéré et d'un succès facile.

— Mme JEANNE F..., A SENS. — La forme princesse — la robe anglaise, en un mot, — est bien ce qui convient le mieux aux enfants. Nous désapprouvons complètement l'idée d'un costume avec retroussés.

— Mlle BERTHE M..., A TOULOUSE. — Le rose, le bleu, sont, par excellence, des couleurs jeunes; le blanc et le noir n'ont point d'âge. Mais le vert, le violet, le jaune sont des couleurs vieillottes.

## NOUVEAU

# PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA sera à leur disposition à partir du 1<sup>er</sup> avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complètement nos lectrices, elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans le prochain numéro.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quand à son utilité pratique, elle est telle, que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition (le 1<sup>er</sup> avril) et **franco**, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

AD. G. ET FILS.

## CHRONIQUE MONDAINE

Nous touchons à l'époque la plus austère du carême; c'est dire que les femmes bien élevées et « bien pensantes » vont s'abstenir, durant les trois dernières semaines, d'assister à aucune représentation théâtrale. « Dans les soirées de musique », on commence à n'entendre plus que les compositions religieuses des maîtres. La même réserve se remarque dans la toilette: plus de corsages décolletés, à peine un léger entrebâillement devant. On ne porte guère que du blanc: les tons vifs et gais ne sont pas de mise en ce moment; la dernière semaine on s'habillera en noir, en gris, en prune. Cette tendance de prendre une espèce de deuil s'accroît chaque année davantage, et c'est chose logique, car comment allier une toilette tapageuse aux sentiments de pénitence?

Autrefois, les offices du carême, et surtout ceux de la semaine sainte, étaient un prétexte à exhibition de nouvelles modes, et l'on se rendait à l'église « en grand habit ». Mais il y avait un point sur lequel on suivait à la lettre les prescriptions de l'Église, celui de l'abstinence, quoiqu'on ait dit (à tort) qu'au dernier siècle les grands seigneurs, pour faire leur carême, se bornaient à faire jeûner leurs domestiques. On était, au contraire, plus scrupuleux que de nos jours. Le fils du Régent n'admettait pas qu'on pût consciencieusement considérer le beurre, les œufs et le lait comme nourriture maigre, attendu leur origine animale. Les grandes dames consultaient en cour de Rome pour être éclairées sur certains points litigieux, qu'à leur gré leurs directeurs gallicans ne décidaient pas avec assez d'uniformité. Tourmentées par la soif, elles n'auraient osé boire pendant le jeûne, et il fallait qu'on leur indiquât les aliments dont il était permis d'user au repas de collation. Aujourd'hui, on a moins de scrupules; on se fait assurément dispenser du jeûne, car les voitures stationnent, comme en temps ordinaire, devant la porte des pâtisseries en renom.

Un passe-temps qu'on peut très-bien se permettre en temps de carême, c'est celui de la poupée diseuse de bonne aventure. Ce jeu est en grande faveur en Angleterre; la princesse de Galles l'organise très-souvent à Sandringham-House.

On prend donc une poupée et on l'habille très-richement, jusqu'à la ceinture, de soie et de dentelle; mais sa jupe est composée de morceaux de papier auxquels on a préalablement donné la forme d'une palme dentelée et repliée en deux, de façon que les dentelures soient en dehors. Ces morceaux de papier renferment, dans leurs plis, une prophétie sur l'avenir des personnes qui arracheront une palme à la jupe de la poupée. Les dames tireront les palmes roses; les hommes, les blanches; ces deux couleurs se suivent, alternées.

On peut préparer soi-même la poupée, dans la matinée du jour où l'on reçoit. Pour rester dans le bon goût, on ne hasardera pas de prophéties mordantes, encore moins méchantes; on pourra, tout au plus, y glisser une note piquante. On prédira, surtout, des choses agréables; il y a des gens tellement superstitieux!

Voici quelques-unes des choses que la poupée diseuse de bonne aventure s'est permis de dire, la dernière fois qu'elle a *parlé*, chez la princesse de Galles:

« Madame, vous aurez une vie heureuse, les étoiles brillantes dansaient dans le ciel à votre naissance. »

« Souvenez-vous que l'amour cherché est bon, mais que l'amour trouvé est meilleur. »

« Vous épouserez un veuf pourvu d'une douzaine d'enfants. »

La poupée est placée au centre d'une table, et chacun va, au hasard, arracher un feuillet de sa jupe; on est tenu de lire à haute voix l'inscription que ce billet contient.

La mort a emporté, l'autre semaine, de la façon la plus inopinée, une femme qui tenait une place considérable dans la haute



société française et qui l'honorait à la fois par la distinction de sa personne et le charme de son esprit. Mme la comtesse Duchatel a succombé, à Pau, subitement, au moment d'entreprendre un voyage en Espagne.

La comtesse Duchatel était fille de M. Paulée, de Douai, qui avait fait une fortune immense sous la Révolution en achetant les biens mis en vente par la nation. Une partie de la ville de Douai, devenue depuis si manufacturière et si industrielle, lui appartenait. Mariée au comte Tanneguy Duchatel, fils aîné du conseiller d'État, directeur général de l'enregistrement sous l'Empire, créé comte par Napoléon I<sup>er</sup>, elle joua un rôle important dans la brillante carrière fournie par cet homme d'État.

Dans les diverses phases ministérielles suivies par son mari, la comtesse Duchatel fit de son salon un des centres les plus brillants, les plus intelligents, les plus artistiques de Paris; plus d'une fois, sa délicate entremise aplanit bien des difficultés, sut résoudre d'épineuses questions.

Après la Révolution de 1848 et durant l'Empire, la comtesse Duchatel présida, dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, un salon qui n'a cessé de compter parmi les premiers du faubourg Saint-Germain. La mort du comte ne fit qu'interrompre un moment le mouvement de ce salon, dont la disparition va causer un vide très-réel dans la société française.

La haute bourgeoisie, la grande propriété, l'Institut, avaient leurs grandes et petites entrées dans ce salon, justement surnommé par le comte Raynal de Choiseul, les  *pommes de terre*  du faubourg.

Il semblait, en effet, une succursale fondée par les membres du  *Cercle agricole* , à l'usage de leurs femmes et de leurs filles. Les concerts même de cette maison hospitalière aux arts, et où un temple de verdure et de fleurs avait été élevé à la  *Source*  d'Ingres, avaient une allure classique qui sentait son monde académique et doctrinaire. Salon sérieux, mais en somme intéressant et de bon ton, que les apprentis de la carrière politique trouvaient tout profit à fréquenter.

Le duc de la Trémoille, qui, en s'unissant à Mlle Marguerite Duchatel, a trouvé dans la corbeille de sa femme les millions qu'avaient oublié de lui laisser ses aïeux, était, chez sa belle-mère, le centre de la fraction qui veut bien conserver « le drapeau chéri » du duc d'Aumale, mais en y faisant la belle part à la bande blanche. A côté de sa fille, la duchesse de la Trémoille, la comtesse Duchatel était aidée dans les honneurs de son salon, depuis quatre ans, par sa bru, la comtesse Napoléon Duchatel, fille du comte Bernard d'Harcourt. La jeune comtesse, très-portée aux choses hippiques, ainsi que le fait remarquer le  *Sport* , ralliait autour de son fauteuil tout l'élément sportif de l'hôtel de la rue de Varennes. C'est elle qui disait, au moment de son mariage : « Le plus beau diamant a moins de prix pour moi qu'un cheval de race. » Aussi son mari joignait-il toute une écurie à sa corbeille de noce.

L'été, la comtesse Duchatel habitait quelque temps son château de Lagrange, dans le Bordelais, et y tenait grand état de maison, transportant là les pratiques hospitalières qu'elle exerçait à Paris.

L'hôtel de la rue de Varennes, certes, trouvera dans l'avenir des maîtres aussi affables et aussi généreux, mais son salon changera de physionomie. Avec la comtesse Duchatel, disparaît pour lui une place caractéristique et qui, dans sa simplicité fastueuse, son charme de ton un peu bourgeois, n'a manqué ni de distinction, ni d'attrait.

La comtesse Duchatel laisse une fortune évaluée à près de vingt-cinq millions.

Les questions de politesse nouvelle intéressent toujours et lecteurs et lectrices; ces questions, d'ailleurs, rentrent trop dans le cadre de ce journal pour que nous les laissions de côté lorsqu'elles se posent.

Un de nos confrères demandait, l'autre jour, comment un

homme devait se comporter lorsqu'il rencontrait une mondaine de sa connaissance dans la rue. La solution est assez simple. On la doit à un usage emprunté à nos voisins d'outre-Manche. Lorsqu'on rencontre une dame ailleurs que dans un salon, il est de bon ton d'attendre, pour la saluer, qu'elle ait témoigné par un geste vous avoir remarqué.

Autre question. Quel bras doit-on offrir à une dame pour passer dans la salle à manger? Le bras droit, car, soit que vous soyez l'amphitryon, soit que cette dame vous ait été désignée par lui, elle sera placée, à table, à votre droite. — Dans toute autre circonstance, vous devrez offrir le bras gauche, le droit devant être laissé libre pour protéger la marche de la dame, écarter les obstacles qui se trouveraient sur son passage.

Le savoir-vivre est fait de ces détails minuscules, car la nuance est bien délicate de la civilité à l'affectation, de la familiarité à la bienveillance, de la plaisanterie à l'épigramme, de la tenue à la raideur, du naturel à la rudesse, de la gaieté à l'abandon, et de là découlent les inconvenances. Tout le talent de l'homme de bon ton est de saisir cette nuance.

C'est chose commune, en effet, que de savoir tout ce qu'il faut faire; le grand art est de bien connaître tout ce qu'il faut éviter. Mais un long usage, un tact qui ne s'acquiert que dans la bonne compagnie, donnent seuls cette précieuse qualité qui ne vous laisse jamais en défaut et mérite à celui qui la possède le renom d'homme parfaitement élevé.

BACHAUMONT.

## UN PAPYRUS DE 3000 ANS

Il y a quelques années, un escroc bien connu imagina de monter une fabrique d'autographes anciens.

Parmi les correspondances intimes qu'il offrit à sa clientèle, à des prix relativement raisonnables, on put voir des lettres du joyeux Rabelais parlant de la dive bouteille en vieux français, des épîtres de Jules César à Vercingétorix, des missives de Cléopâtre à son bel ami Antoine, une invitation à dîner rédigée par le poète Catulle, et enfin, — c'était le gros morceau de la collection, — un petit mot signé du nom même de Jésus.

Et le public s'extasiait de ces merveilles. Il payait sans compter ces précieux autographes. Songez donc! Deux mille ans de date, voilà qui est fait pour donner du prix à la plus petite signature.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où la fraude fut découverte et où la justice, appelée à apprécier en dernier ressort, estima que cette collection apocryphe valait... une forte condamnation.

Nous n'avons rappelé cette histoire que pour donner une idée du prix que les amateurs attachent aux moindres souvenirs de l'antiquité, et que pour faire ressortir la valeur d'un objet que notre musée du Louvre vient d'acquérir.

L'objet en question est un manuscrit égyptien. Il a trois mille ans.

On croit qu'il est unique au monde. Aucune galerie, aucune collection ne pourrait montrer un plus ancien spécimen de l'écriture imagée des adorateurs du bœuf Apis.

C'est un papyrus extraordinaire à tous les points de vue. Il mesure 8 mètres 50 centimètres de longueur, sur 43 centimètres de largeur.

Personne n'ignore que le papyrus, fait avec l'écorce d'un roseau, a précédé le parchemin et le papier. C'est au papyrus et aux monuments en pierre gravés que les peuples anciens ont confié leur histoire.

Lorsqu'un papyrus était couvert de caractères, on le roulait sur lui-même, de façon à lui faire tenir aussi peu de place que possible. Une bibliothèque égyptienne, grecque ou romaine, se composait d'une série de rouleaux.

Quand un papyrus  
est avec difficile d  
Pour déployer le p  
qu'il a, à M. Penott  
cités et dérouler la ba  
comme censure.  
Le papyrus ouvert  
hétérogènes des  
pour aux travaux des  
hété. Le sens précis de  
l'écrit tel savant qu  
l'histoire de Lougor.  
L'écrit de l'étude  
de deux mille ans  
à trois mille huit cent  
différents manuscrits  
avant de la mort et de  
à la de la manière d'  
les précieux papyrus  
ont. Maintenant qu'il  
le public le verra h  
dans la galerie des Tom

avec SAINT-MARTIN.  
ajouté lui le pas sur  
époque qui nous est  
vient pas tous les j  
est élevée, aussi sa  
par Charles Hugo à l'  
tout le monde comm  
moment se déroule e  
l'originalité poi  
C'est voir bien mérité  
vers de la Porte Saint  
du dix-neuvième siècle.  
Dans ce drame se re  
Jean Valjean, Myriel, Je  
Javert, et Fantine, si  
pût à l'éclairer, la c

Vous achèterez  
En tous prom  
Les livres  
Les livres

La Vierge Marie  
Est venue hier  
Et m'a dit : —  
Le petit qui an  
Garez à la vi  
lebeux du di

Vous achèterez  
En tous prom

bonne sainte  
J'ai mis en b  
Sous me d'ava  
l'âme mieu  
— Madame,  
— Faites un



Quand un papyrus a été roulé pendant trois mille ans, il devient assez difficile de le déplier sans le briser.

Pour déployer le papyrus du Louvre, on s'est adressé à un spécialiste, à M. Penetti, qui a su triompher de toutes les difficultés et dérouler la bande de 8 mètres 50 cent., sans provoquer aucune cassure.

Le papyrus ouvert, on a pu chercher à déchiffrer les caractères hiéroglyphiques dont il était couvert. La lecture de ces textes, grâce aux travaux des Champollions, est devenue relativement facile. Le sens précis des images symboliques est établi, et il y a à l'Institut tel savant qui peut lire couramment le texte gravé de l'obélisque de Louqsor.

Il résulte de l'étude à laquelle on s'est livré, que notre papyrus date de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Il serait donc âgé de trois mille huit cent soixante-dix-huit ans environ.

Ce précieux manuscrit est un document historique. Il contient le récit de la mort et des funérailles « de la Royale mère d'Hector », de la première dynastie des rois d'Égypte.

Ce précieux papyrus avait été payé 4 000 francs, étant encore roulé. Maintenant qu'il est déplié, il a une valeur incalculable.

Le public le verra bientôt, dans une vitrine spéciale établie dans la galerie des Tombeaux, au musée assyrien.

G. B.-F.

## THÉÂTRES

PORTE SAINT-MARTIN. — Nous devons à ce théâtre de lui donner aujourd'hui le pas sur tous les autres, en lui consacrant le peu d'espace qui nous est laissé. La critique ne se trouve malheureusement pas tous les jours en présence d'une pièce aussi vigoureuse, aussi élevée, aussi saine que ce drame des *Misérables*, emprunté par Charles Hugo à l'un des chefs-d'œuvres de son illustre père. Tout le monde connaît l'admirable livre de Victor Hugo et sait comment se déroule ce roman qui, par la grandeur des conceptions et l'originalité puissante de la forme, s'élève jusqu'à l'épopée. C'est avoir bien mérité de l'art et du public que d'avoir ouvert la scène de la Porte Saint-Martin à ce tableau si frappant de la vie du dix-neuvième siècle.

Dans ce drame se retrouvent tous les personnages du roman : Jean Valjean, Myriel, Javert, les Thénardier, Petit-Gervais, Cosette aussi, et Fantine, si touchante lorsqu'elle soupire, d'une voix prête à s'éteindre, la chanson de l'enfant mort :

Nous achèterons de bien belles choses  
En nous promenant le long des faubourgs.  
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,  
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

La Vierge Marie auprès de mon poêle  
Est venue hier en manteau brodé,  
Et m'a dit : — Voici, caché sous mon voile,  
Le petit qu'un jour tu m'as demandé. —  
Courez à la ville, ayez de la toile,  
Achetez du fil, achetez un dé.

Nous achèterons de bien belles choses  
En nous promenant le long des faubourgs.

Bonne sainte Vierge, auprès de mon poêle,  
J'ai mis un berceau de rubans orné;  
Dieu me donnerait sa plus belle étoile,  
J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.  
— Madame, que faire avec cette toile?  
— Faites un trousseau pour mon nouveau-né.

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,  
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Lavez cette toile. — Où? — Dans la rivière.  
Faites-en, sans rien gâter ni salir,  
Une belle jupe avec sa brassière  
Que je veux broder et de fleurs emplir.  
— L'enfant n'est plus là, Madame, qu'en faire?  
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.

Nous achèterons de bien belles choses  
En nous promenant le long des faubourgs.  
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,  
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Le succès des *Misérables*, immense dès le premier soir, ne saurait manquer d'être de longue durée. Tout y contribuera, depuis la beauté de la mise en scène jusqu'au talent que déploient tous les interprètes. MM. Dumaine (Jean Valjean), Taillade (Javert), Lacrosonnière (Myriel), Vannoy (Thénardier), Faille (Fauchelevent) méritent les plus grands éloges. Mme Jane Essler a reparu avec honneur sous les traits de Fantine, à côté de l'excellente Mme Daubrun dans le rôle de la sœur Simplice, et la petite Daubray est assurément la plus adorable Cosette qu'on puisse rêver.

Robert HYENNE.

## CONGRÈS LITTÉRAIRE INTERNATIONAL

DE 1878.

Le comité de la Société des gens de lettres a pris l'initiative d'un congrès littéraire international qui se tiendra à Paris pendant l'Exposition universelle.

Le gouvernement a donné son approbation à ce projet et a mis une salle de l'État à la disposition du congrès.

Notre grand poète Victor Hugo en a accepté la présidence, et les principaux auteurs étrangers seront invités à y prendre part.

Voici le programme du congrès :

MARDI, 4 JUI. — SÉANCE NON PUBLIQUE. — Appel nominal des membres du congrès. — Division des travaux. — Nomination des commissions.

JEUDI, 6 JUI. — SÉANCE PUBLIQUE. — Discours d'ouverture, par Victor Hugo. — Discussion générale. — Du droit de propriété littéraire. — Des conditions de ce droit. — De sa durée. — La propriété littéraire doit-elle être assimilée aux autres propriétés, ou doit-elle être régie par une loi particulière?

SAMEDI, 8 JUI. — SÉANCE PUBLIQUE. — De la reproduction. — De la traduction. — De l'adaptation. — Du droit de propriété littéraire. — De l'insuffisance des conventions diplomatiques, au point de vue de la protection de ce droit. — Des difficultés qui résultent notamment des formalités d'enregistrement, de dépôt, etc., etc., inscrites dans les conventions actuellement existantes. — Recherche d'une formule précise destinée à être introduite désormais dans les traités de commerce, pour y remplacer les anciennes formules.

DIMANCHE, 9 JUI. — SÉANCE PUBLIQUE. — Proposition d'une formule à accepter par les membres qui prendront part aux travaux du congrès. — Projet de convention littéraire internationale en vertu de laquelle tout écrivain étranger serait assimilé aux écrivains nationaux, dans l'exercice de ses droits sur son œuvre.

MARDI 11 JUI. — SÉANCE PUBLIQUE. — De la condition des écrivains à notre époque. — Des associations littéraires. — Exposé de diverses institutions tendant à améliorer le sort des gens de lettres dans les divers pays. — Vœux à formuler pour l'avenir.

JEUDI 13 JUI. — SÉANCE NON PUBLIQUE. — Rapport des commissions. — Vote sur ces rapports. — Nomination d'une commission permanente internationale.

SAMEDI 15 JUI. — SÉANCE PUBLIQUE. — Lecture des propositions adoptées par le congrès. — Clôture des travaux.

Adresser toutes les communications relatives au congrès à M. Pierre Zaccane, vice-président du comité de la Société des gens de lettres, 5, rue Geoffroy-Marie, Paris.



PLANCHE G. N° 873. — DESCRIPTION, PAGE 146.



TOILETTE D'INTÉRIEUR (VUE SOUS DEUX ASPECTS)

Modèle de la Scabieuse (rue de la Paix. 10). — Prix du patron épinglé : 5 francs.





*Commodore* 1501

Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

A. Levy imp. des. Paris 66 Jules Davin

ASPECTS  
: 5 francs

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3.

Corset, Jupons et Coussures de P de Plumet, rue Vivienne, 33.

Entered at Stationers Hall.



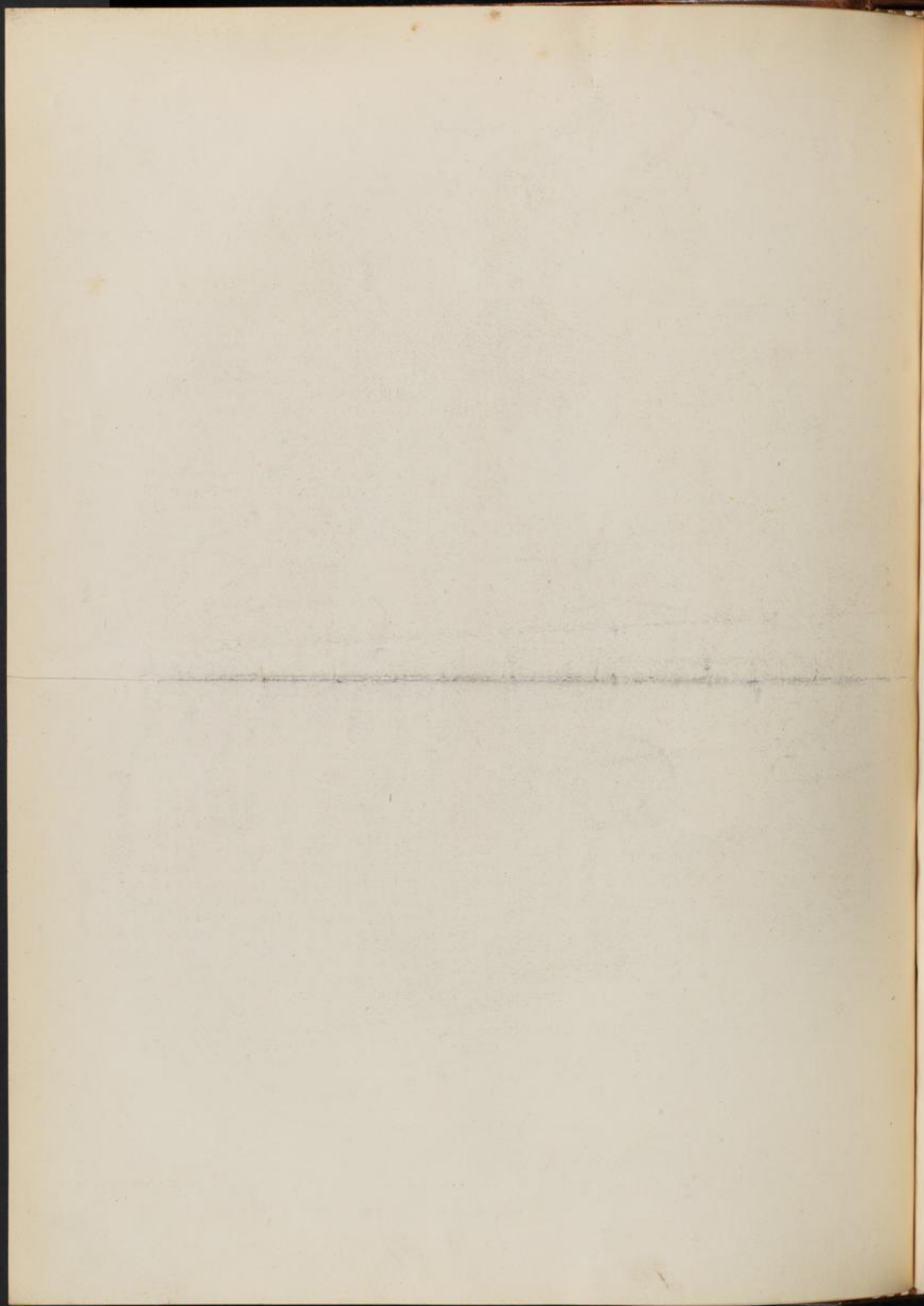




PLANCHE G. N° 871. — DESCRIPTION, PAGE 146.



TOILETTES D'INTÉRIEUR

Prix des patrons épinglés : 5 francs



## LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

XVII

« Mais, dit Marie, mais, maman, où donc est papa ? Puisqu'il est allé chercher le cousin, il devrait être revenu avec lui. »

J'appris alors que M. Stœber était parti la veille pour Leipsick, où il comptait me prendre au débarcadère.

« Je ne l'ai pas vu, dis-je à Marie.

— Nous vous attendions tous les deux par le train qui arrive à deux heures, me dit ma grande cousine ; comment se fait-il qu'il ne vous ait pas rencontré, qu'il ne soit pas revenu et que vous soyez parti si tard de Leipsick ? Vous êtes-vous donc arrêté quelque part ?

— C'est la vérité, dis-je non sans un gros embarras, je ne suis pas parti de Leipsick par le train qui m'avait amené ; je ne savais pas que mon cousin y viendrait, et je suis resté pendant la moitié de la nuit à Leipsick avec quelqu'un qui voulait que je visse la ville et le grand parc de Rosenthal, qui est très-beau. Je ne suis reparti qu'à deux heures.

— Mais alors, je suis inquiète, dit ma cousine ; cependant il se peut que, ne vous voyant pas, le père ait attendu l'autre train. »

Ma cousine n'avait pas achevé sa phrase, qu'on entendit un pas ferme monter l'escalier. Mon cousin entra.

Je reconnus, à ma grande surprise, le gros et grand monsieur à la bonne figure qui était monté dans le même compartiment que moi, à une station entre Leipsick et Dresde.

Nous avions voyagé ensemble sans nous en douter.

« Le cousin de France est là, il est déjà là, » dirent les enfants après avoir embrassé leur père.

Le père, qui ne m'avait pas aperçu, jeta alors un regard sur moi, me reconnut à son tour, et me tendit en souriant sa large main :

« Quoi ! c'était toi, mon enfant, me dit-il, et mon cœur ne m'a rien dit ? Mais aussi que m'avait donc écrit ton oncle, que je te reconnaîtrais facilement parce que tu étais énorme ? Tu as bonne mine, j'en conviens, et tu m'as l'air d'un garçon solide, mais tu n'as rien d'extraordinaire. Comment sont-ils donc les enfants en France, si ton oncle lui-même te prend pour un phénomène ? »

Et, me montrant ses enfants :

« Tiens, ajouta-t-il, est-ce que, si j'en excepte Marie et sa maman, qui sont des abeilles à qui rien ne profite, parce qu'elles donnent tout leur miel aux autres, est-ce que tu n'es pas comme eux et comme moi ? »

Ce ne fut qu'à ce moment-là que je constatai que j'étais en effet au milieu de mes pareils ; les enfants valaient le père et le cousin.

Cette découverte ne laissa pas de m'être très-agréable et me mit fort à mon aise.

« Eh bien, mon garçon, la connaissance est déjà faite, je suppose. Tes cousins et tes cousines sont-ils à ton gré ? »

— Oui, lui dis-je, et ma cousine, ajoutai-je en lui montrant sa femme, ma cousine me rappelle déjà maman.

— Alors, tu m'aimeras, me dit la charmante femme, comme si je l'étais en effet.

— Oh ! oui, bien sûr, » lui répondis-je.

Ah ! la bonne famille ! Le père, la mère, les enfants, tous étaient parfaits, chacun dans son genre.

Je fus tout de suite installé dans ma chambre. C'était presque la plus jolie de la maison.

« C'est la chambre de Marie, » me dit un de mes cousins.

La chère enfant avait voulu me la céder.

J'étais confus d'être dans ce frais réduit. Tout était blanc et

rose. Il me sembla d'abord que je n'oserais jamais toucher à rien, mais on se fait vite au bien-être, et mes yeux regardèrent bientôt comme à moi les mille objets de jeune fille que Marie avait voulu me laisser pour mon usage. Les murs étaient décorés d'une série de pâles et douces gravures représentant des sujets du Nouveau Testament, par Owerbeck.

On s'étonne de la suavité des figures de femmes et d'enfants dans les œuvres de ce peintre. Il a peint les types qu'il avait sous les yeux, voilà tout.

« Aimez-vous les fleurs ? » me dit Marie, quand elle jugea que ma toilette pouvait être achevée.

Elle m'apportait deux jolis bouquets dans deux vases ; elle les plaça sur la commode.

« Je les aime beaucoup, lui répondis-je.

— Alors, me dit-elle, quand nous irons à la campagne, nous en cueillerons ensemble. »

L'heure du souper était venue. Depuis le dîner de Cologne, je n'avais, si vous vous le rappelez, mangé que des confitures et des saucisses avec ma pauvre Loulou. La bonne et saine nourriture de la famille me parut succulente. On me fit, à la fin, les honneurs d'un entremets sucré qui fut fort de mon goût et qui était particulier au pays.

« Marie est contente, me dit mon cousin Karl ; c'est elle qui a fait les griezgnepfs. »

Je lui en fis compliment. La chère enfant m'adressa un regard reconnaissant. Les petites Allemandes sont à bon droit très-fières de n'être inutiles nulle part, pas même à la cuisine. La science du ménage fait partie de l'éducation des demoiselles riches aussi bien que des enfants pauvres de l'autre côté du Rhin. Cela ne les empêche pas d'être des anges : leurs maris sont là pour le dire.

Après cette première soirée si bonne, je passai dans mon nouveau logis une nuit non moins bonne dont j'avais grand besoin.

Je dormis tout d'un somme sans rêver.

Le lendemain, à huit heures, j'entendis frapper doucement à ma porte.

« Est-ce que vous dormez encore, mon cousin ? » dit une voix que je reconnus pour celle de Marie.

Comme Marie savait très-bien le français, elle disait mon cousin ; les autres, qui le savaient moins, et la bonne mère elle-même, disaient mon *cussin*. L'ou allemand se transformait en u dans leur bouche, quand ils tenaient à parler le français.

« Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Déjà huit heures. Le bon café est prêt depuis longtemps ; les petits ne veulent pas le prendre sans vous, et ils ont bien faim. »

Je me levai sans me faire prier. Autour de la grande table de la veille, je vis un régiment de tasses alignées ; le lait et la cafétière fumaient au milieu, et à côté s'élevait sur un grand plat un nombre indéfini de tartines beurrées, avec autant de petits gâteaux que nous étions d'enfants.

Le déjeuner fait, chacun alla chercher, qui son panier, qui son sac, une espèce de sac militaire en usage à Dresde parmi les écoliers pour les livres de classe. Les paniers se trouvèrent en un clin d'œil passés au bras des trois petites cousines, et les sacs bouclés sur le dos des cousins. C'était l'heure de la classe ; on s'embrassa, et tout le monde partit en deux bandes, les filles d'un côté, les garçons de l'autre.

Mon cousin était à ses affaires ; je restai seul avec ma grande cousine, M<sup>me</sup> Mimi et M<sup>me</sup> Cocotte, qui, bien entendu, avait déjeuné avec nous. J'avais annoncé que, dans la journée, j'irais porter Cocotte à sa destination.

« Quel dommage qu'il faille lui dire adieu, s'était-on écrié tout d'une voix ; elle ne sera pas si heureuse, bien sûr, où elle va être, que si elle demeurait avec nous qui l'aimons tant déjà ! »

Ma grande cousine me dit qu'il avait été convenu que je l'ap-

pellerais ma  
que mon cousin  
s'entendre av  
l'endemain pou  
et grognas. M  
de suite à l'  
enfants. C'est  
pour demander  
pouvoir fêter le  
aller à Tharan  
pour souper. M  
souper à sept h  
les tartines et  
elle me dem  
par qu'elle n'  
liser de la reg  
Je pense  
— Oui, lui d  
— Mon pauvre  
mais j'essayerai  
nostique qui vi  
la vie et revie  
nostique — d  
Brühl, et, en r  
peut-être très-t  
J'achevai ma  
voir eu bien s

Elle ne fut  
agréable. M<sup>me</sup>  
vaine maison  
lier. Après m  
contre les ma  
porte.  
« Entrer, »  
l'entra. La  
elle était seule  
une très-grand  
Je lui présen  
Loulou, de l'an  
La tante Sal  
jeta un regard  
décidée à ouvrir  
frocche.  
Quand elle  
quelque chose  
précipita sur la  
vous pas le ten  
pare, sur l'escal  
« Che n'aim  
ni ch'écrit à M  
donc, elle aur  
rémes jamais !  
Ser quoi, l'a  
à coup sûr cette  
J'étais si exas  
lettre de Loulou  
les Français, q  
demandant si j  
vous ces bonne  
J'étais de force  
Ce qui m'ind  
sure yâ touche  
ille Loulou.



pellerais ma tante, pour éviter tant de *cousinaches*, et m'apprit que mon cousin, je me trompe, mon oncle de Dresde, était allé s'entendre avec le directeur du gymnase, où j'entrerais dès le lendemain pour apprendre l'allemand et finir mes études latines et grecques. Mon oncle désirait, me dit-elle, que je me misse tout de suite à être un bon garçon et à travailler comme ses autres enfants. Cependant on avait écrit aux maîtres et aux maîtresses pour demander que les enfants eussent leur soirée libre, afin de pouvoir fêter le premier jour par une promenade. Nous devions aller à Tharant pour voir le Forstgarten, l'allée des Hêtres et pour souper. Ma tante m'apprit que le dîner se servait à midi, le souper à sept heures, et qu'on emportait à l'école ou au gymnase des tartines et des fruits pour le goûter.

Elle me demanda si ce régime me convenait. Je l'embrassai pour qu'elle n'en doutât pas, et comme je ne pouvais pas me lasser de la regarder :

« Tu penses à ta maman, me dit-elle.

— Oui, lui dis-je, je la cherche toujours dans vos yeux.

— Mon pauvre Bernard, je ne la remplacerai pas tout à fait, mais j'essayerai. Et maintenant, ajouta-t-elle, il y a le petit domestique qui va te conduire où tu veux porter la pauvre Cocotte. Va vite et reviens. J'ai dit à Jacob — c'était le nom du petit domestique — de te faire passer, en allant, sur la terrasse de Brühl, et, en revenant, par les jardins du roi, que tu trouveras peut-être très-beaux, même après ceux de Paris. »

J'achevai ma toilette et j'allai chez la tante de Loulou, après avoir eu bien soin de prendre la lettre de sa nièce.

### XVIII

Elle ne fut pas longue, cette visite, mais elle ne fut pas agréable. M<sup>lle</sup> Salomé demeurait dans une vilaine rue, dans une vilaine maison, au haut de laquelle conduisait un plus vilain escalier. Après m'être heurté contre les murs, après avoir trébuché contre les marches, tant il faisait noir partout, je frappai à une porte.

« Entrez, » me répondit une voix d'homme.

J'entrai. La voix d'homme était la voix de la tante Salomé, car elle était seule dans la pièce où je venais de m'introduire. C'était une très-grande femme, haute en couleur, à l'air dur.

Je lui présentai respectueusement d'une main la lettre de Loulou, de l'autre la cage de Cocotte.

La tante Salomé me toisa de la tête aux pieds, prit la lettre, jeta un regard qui n'était pas tendre sur M<sup>lle</sup> Cocotte, et, s'étant décidée à ouvrir la lettre, elle la lut d'un air de plus en plus farouche.

Quand elle fut arrivée à la fin, il lui sortit de la bouche quelque chose qui ne pouvait être qu'un jurément, puis elle se précipita sur la porte, et, d'un mouvement si brusque que je n'eus pas le temps de me reconnaître, elle me poussa, sans crier gare, sur l'escalier, en me disant en un français trop intelligible :

« Che n'aime pas les Français, che n'aime pas les perroquets, et ch'écrirai à M<sup>lle</sup> Loulou que si elle me demante jamais de l'archent, elle aura affaire à moi. Fous, recartez cette porte, n'y refenez jamais ! »

Sur quoi, l'ayant refermée, cette porte sacrée, je pourrais dire à coup sûr cette sacrée porte, sans l'offenser, elle disparut.

J'étais si exaspéré de l'affront qui était fait en même temps à la lettre de Loulou, à Cocotte, à moi, et, dans ma personne, à tous les Français, que je restai quelque temps dans l'escalier, me demandant si je ne ferais pas bien de remonter et d'aller venger tous ces honneurs blessés sur le dos de cette méchante femme. J'étais de force, sinon de caractère, à le faire.

Ce qui m'indignait, c'est qu'une si grossière et si vilaine créature pût toucher par les liens de la parenté à ma chère et gentille Loulou.

Cependant il fallait se calmer. Jacob, qui m'attendait dans la rue, n'avait heureusement rien vu. L'amour-propre était sauf, mais l'outrage bouillonnait encore en moi.

Il paraît que j'avais la figure bouleversée en reparaissant au grand air, car Jacob dit en montrant ma figure :

« Malate ?

— Non, lui dis-je, en colère ! »

Jacob, qui n'avait rien compris à ce que je lui avais répondu, se mit à marcher devant moi, roide comme un soldat prussien, et, fidèle à sa consigne, il me ramena par les très-jolis jardins qui entourent le château. Le grand air et la vue des arbres et des fleurs me firent grand bien. La réflexion qui me vint que j'allais pouvoir garder Cocotte, déjà si aimée de mes petites cousines, me remit tout à fait dans mon assiette.

Restait le chagrin que j'allais faire à Loulou en lui écrivant l'accueil que m'avait fait sa tante.

Je décidai que j'adoucirais tout cela.

Mais la tante avait dit qu'elle écrirait. Il fallait donc prendre les devants et avertir Loulou pour lui épargner la surprise.

### XIX

Je rentrais dans ma chambre; ma tante était sortie pour aller faire prendre l'air à M<sup>lle</sup> Mimi et à sa poupée. J'écrivis à Loulou d'abord, puis à mon oncle et à ma mère, — mon cœur se fondit dans ces correspondances. Je m'y étais absorbé si complètement que, pendant que j'écrivais les dernières lignes de ma lettre à ma mère, je ne m'aperçus pas que quelqu'un était entré dans ma chambrette.

Ce fut comme le souffle d'une petite respiration un peu oppressée, que j'entendais vaguement, qui m'avertit. Je tournai la tête; Marie était debout derrière ma chaise, son panier encore à la main.

La bonne petite n'avait pas pris le temps de s'en débarrasser, dans sa hâte de voir si le ménage du cousin avait été bien fait en son absence. J'étais un grand événement dans cette maison patriarcale.

Je ne m'attendais pas à la voir derrière moi. Mais tout son être ne faisait pas plus de bruit qu'une âme ou qu'une pensée. Il ne m'étonna pas qu'elle pût y être; je venais de parler d'elle à ma mère et de lui raconter le bon accueil que tout le monde m'avait fait, et elle plus que tout le monde à sa façon.

J'essayai de lui sourire pour lui donner le change sur mes yeux rouges, mais mon sourire s'arrêta devant la vue de deux grosses larmes qui glissaient silencieusement sur ses joues.

« Vous pleurez, lui dis-je; pourquoi ?

— Parce que vous avez du chagrin, me dit-elle, je vois que vous avez pleuré sur votre papier; c'est peut-être que vous n'êtes pas content d'être chez nous, cousin ?

— Si, si, » lui dis-je.

Elle me répondit :

« Vous pouvez me dire pourquoi vous êtes triste, je connais les chagrins, j'en ai eu un grand dans ma vie !

— Vraiment, lui dis-je, presque inquiet de l'air pénétré dont elle parlait.

— Oui, une fois, me dit-elle (et à ce souvenir ses grands yeux se remplirent encore de larmes), une fois notre chère maman a été si malade, qu'il fallait presque penser que Dieu voulait nous la reprendre. »

Mû par je ne sais quel sentiment d'instinctif respect, je pris sa main et je la baisai; elle la retira tout étonnée et me tendit ses deux joues.

« Il faut que vous ayez du courage; il faut être bien sage, et pour cela, mon cousin, il faut aimer beaucoup le bon Dieu, c'est lui qui fortifie. »

Ma mère entra.



« Que dis-tu à Bernard? » demanda-t-elle à Marie.

Je répondis pour elle.

« Marie me fait un gentil sermon que ma mère m'a fait bien des fois. Je vois que Marie est en effet une petite maman pour tout le monde. »

Ma tante embrassa sa fille et me dit de venir parce qu'on allait diner.

Je cachetai mes lettres, je descendis vite avec Jacob pour les mettre à la poste qui était tout à côté.

Après le diner, on se mit dans deux voitures pour aller à Tharant.

Marie présidait une des voitures; tous les enfants avaient voulu aller avec elle.

Je restai seul avec sa mère, son père et M<sup>lle</sup> Mimi. J'allais oublier la poupée. Mon oncle avait voulu me garder, il avait son idée. Il me fit, dans le trajet, passer un véritable examen. C'était un homme instruit et très-intelligent. Il vit bientôt où j'en étais.

« Nous réparerons le temps perdu, me dit-il, mais ton bon curé ne t'a pas mis dans une mauvaise voie, c'est ce que je craignais le plus; il est difficile d'apprendre quand il faut commencer par oublier. »

La journée se passa comme se passent ces sortes de fêtes en Allemagne, qui est bien, sans faire de tort aux autres, le pays où l'on entend le mieux les choses de la famille.

Je vis, à ne plus pouvoir en douter, que si je n'étais pas heureux avec tous ces bons êtres, c'est que je m'y prendrais mal.

## XX

J'avais accepté de bonne grâce mon train de vie nouveau, j'allais chaque jour avec mes cousins au gymnase, j'en revenais avec eux, et cela marchait à merveille. Tout était si doux autour de moi, que le chagrin même de n'être plus auprès de ma chère mère et mon oncle avait une sorte de douceur.

J'avais déjà reçu deux lettres de ma mère; elle m'en promettait une de mon oncle qui n'arrivait pas, cela m'étonnait, sans trop m'inquiéter cependant: mon oncle ne mettait pas la main à la plume volontiers.

Ce qui m'inquiétait, par exemple, tant cela était inattendu, c'était le silence de Loulou. L'histoire de la réception que sa tante avait faite à Cocotte et à moi n'avait cependant pas pu la laisser indifférente. Du caractère dont elle était, je m'étais attendu à recevoir courrier par courrier de ses nouvelles.

Un dimanche matin, Jacob m'apporta deux lettres à la fois. L'une était de mon oncle; l'autre, la lettre si attendue de Loulou. J'en demandai pardon, dans mon cœur, à mon oncle, mais j'ouvris d'abord la lettre de Loulou.

« Mon Pouff, me disait-elle, je suis très-irritée contre ma tante, je vois bien qu'elle n'est pas bonne du tout. Elle a écrit à madame une lettre qui m'a fait très-gronder, sans que je puisse savoir pourquoi. Je lui ai raconté notre amitié, elle m'a dit: « Nous en reparlerons plus tard »; et depuis elle a l'air très-sévère avec moi. Heureusement que j'ai tant à travailler que je n'ai pas le temps de penser comme à l'ordinaire. Garde Cocotte, mon Pouff. C'est bien heureux pour elle qu'elle soit avec toi et avec tes bonnes cousines, que j'aime beaucoup, puisqu'elles t'aiment et qu'elles aiment Cocotte.

« Ah! mon Pouff! un grand moment approche, que je désire bien et qui me fait très-peur. *Les deux Fees* me paraissent tous les jours quelque chose de plus beau. Cela n'est pas bête comme cela l'est quelquefois dans les ballets, et cela sera vraiment superbe. Les décors sont faits. Nous avons déjà répété deux fois devant eux, et je vais essayer mes beaux costumes tout à l'heure. Je veux qu'on dise que, quoique je sois encore petite, je suis déjà une grande, grande artiste. Mes rôles sont magnifiques, on y a ajouté des choses qui me plaisent beaucoup et que je fais très-

bien. Tu verras, Pouff, tu verras! La première représentation est pour lundi. Tout le monde dit que je vais avoir un grand triomphe. Madame est très-contente, sans vouloir l'avouer; mais je le vois bien. Sans la lettre de ma tante, elle me ferait plus de compliments. A la répétition d'hier, l'orchestre et tout le monde, et même mes camarades, m'ont applaudie trois fois.

« Si ton cousin reçoit des journaux, bien sûr il y aura mardi quelque chose dessus pour *les Deux Fees*; ils t'apprendront comment tout s'est passé. Ah! si tu étais là, mon Pouff, je crois que je danserais encore mieux, pour te faire pardonner à la danse et te faire voir qu'on peut t'aimer beaucoup. Mais quand tu verras, tu comprendras.

« J'ai fait un petit sachet de soie bien cousu, et j'ai mis dedans le bouquet de violettes; il sent très-bon encore. Je le garderai sur moi, pour qu'il me porte bonheur comme si tu étais là, à la première et à toutes les autres. Je ferai un autre sachet demain, qui sera pour tes pâquerettes, qui se perdraient dans du papier. En attendant, mets-les dans une boîte. Je broderai *Pouff* dessus, et je te le porterai à Dresde.

« N'oublie pas ta Loulou, mon petit gros Pouff. Je t'embrasse, je t'embrasse: mais il faut finir, parce que la répétition de mon grand pas commence.

« As-tu écrit à ta maman que tu avais une petite sœur? Est-elle contente?

« Ta sœur,

Amalia LOULOU. »

La lettre de Loulou était bien gentille, mais pourquoi Loulou me parlait-elle tant de son théâtre? Je le détestais son ballet, et ses deux rôles et ses triomphe, comme aussi ses costumes auxquels je ne comprenais rien, sinon que tout cela tenait autant de place dans sa lettre que nos pauvres chers souvenirs. Et, pourtant, qu'avais-je à lui reprocher? Si elle n'avait pas oublié ce qui était son existence à elle, avait-elle oublié ce qui avait été notre vie à nous pendant notre voyage?

Les moindres incidents de cette vie à deux, si courte mais si remplie, se représentèrent à mon imagination, depuis sa lettre lue, avec une netteté singulière. Ces trois jours passés avec cette enfant étaient évidemment le grand événement de mon cœur et faisaient contre-poids, comme importance, à tout mon passé.

« Cependant, si j'avais quitté Marie, me disais-je encore, et si elle m'écrivait, elle ne me parlerait point de toutes ces choses; sa mère, son père, ses sœurs, nos soirées tranquilles, et il n'y aurait que cela dans sa lettre. » Et j'essayais presque d'en vouloir à Loulou de n'être pas une petite fille comme les autres. Pourquoi n'avais-je osé rien écrire encore de notre amitié à ma mère et à mon oncle? Pourquoi m'étais-je retenu d'en rien dire à mes parents de Dresde, à Marie, à qui je disais tout? Pourquoi, en un mot, n'avais-je rien, absolument rien dit de Loulou à personne? Je n'avais pas menti, mais j'avais retenu la vérité; et dans mon cœur je m'avouais que c'était là le commencement du mensonge. Ce silence-là n'était pas bon signe pour l'opinion que j'avais de ce qu'on pourrait penser de ma pauvre Loulou, ou, sinon d'elle, tout au moins de sa singulière existence. M'étais-je tû parce que je craignais que cela ne fût trop difficile à expliquer, ou que, une fois expliqué, on ne me dit tout de même de Loulou des choses qui m'auraient fait trop de mal à entendre? Ah! tant que Loulou ne serait pas là, là elle-même, qui saurait si bien se faire aimer... non, non, je ne pouvais rien dire!

Tout secret emporte l'idée d'une faute dans une âme qui n'a jamais rien caché; et si ce n'était pas une faute, c'était bien pis, car c'était comme renier Loulou que de ne pas parler d'elle, et la renier, elle si bonne et si fière, il n'y avait pas à dire, c'était une lâcheté dont elle n'eût jamais été capable, et que bien certainement elle ne me pardonnerait pas si elle la connaissait. N'avait-elle pas tout dit, elle, au risque de la fâcher, à cette dame, sa directrice, dont elle avait bien peur cependant? Ah! j'étais bien

ment, e  
n'étais pas du  
C'est à Ma  
peut être me  
présence, m  
aussi différent  
sible; mon ins  
Le moins  
à Dresde, je  
sais écrire tra  
sanne et que je  
je pourrais, en  
ma petite amie  
ne savais  
mon du théâ  
douce qu'en  
si par exem  
suis parlé quel  
suis faire le  
u confesse. Il a  
jamais mis le pi  
de les y mett  
personne n'osai  
Comment, tan  
i ces paroles te  
m'était avec Lo  
J'avais pris la  
mis dans mes  
tristes réflexions  
à l'ouvrir. Com  
cependant, qua  
de mon oncle  
ructères plus gr  
Ce n'était pas  
lettre de mes  
LOULOU était  
écrit avec tant  
autres.  
Je lus rapid  
pouvait en cr  
Voici ce que m  
puisqu'il ne me  
« Faites-moi  
faire savoir par  
meiselle LOULO  
avec qui vous ét  
de Paris; avec q  
assiette c'est ass  
cheveux, qui a  
l'hôtel de Holla  
qu'elle serait n  
bras dessus, bras  
« J'attends, m  
vous savez sur ce  
Les mots rien  
La lettre était  
Pas de nouvel  
La suite



tourmenté, et du pire des tourments. Pour la première fois, je n'étais pas du tout content de moi-même.

C'est à Marie, plus sage encore que Loulou, que je devrais peut-être me confier; mais je repoussais cette pensée. Mettre en présence, même seulement dans une conversation, deux êtres aussi différents que Marie et Loulou, décidément c'était impossible; mon instinct me le criait.

Le moins mal était encore que, tant que Loulou ne serait pas à Dresde, je continuasse de me taire; mais alors il fallait tout de suite écrire franchement à Loulou que je n'avais rien dit à personne et que je ne parlerais d'elle que quand, arrivée à Dresde, je pourrais, en la présentant à ma nouvelle famille, dire: « Voilà ma petite amie, ma petite sœur Loulou! »

Je ne savais pas alors qu'en Allemagne les choses et les personnes du théâtre étaient considérées avec beaucoup plus d'indulgence qu'en France, où elles sont sévèrement jugées. M. le curé, par exemple, ne l'aimait pas beaucoup, le théâtre; il en avait parlé quelquefois devant moi comme d'une chose qui pouvait faire beaucoup de péchés et qu'on doit dire quand on se confesse. Il avait même dit un jour à mon oncle qu'il n'avait jamais mis le pied dans ces vilains endroits-là, que jamais, jamais il ne les y mettrait, et que ce serait bien mieux pour la religion si personne n'osait y aller.

Comment, tant que j'avais été avec Loulou, n'avais-je pas pensé à ces paroles terribles de M. le curé? C'est que, bien sûr, quand on était avec Loulou, on ne pouvait penser qu'à elle.

J'avais pris la lettre de mon oncle, et je la tournais et la retournais dans mes doigts, pendant que je tournais et retournais ces tristes réflexions dans mon esprit. Machinalement, j'en étais arrivé à l'ouvrir. Comme elle était courte! Je n'en avais encore rien lu cependant, quand mes yeux tombés sur la grosse et nette écriture de mon oncle crurent apercevoir le nom de LOULOU écrit en caractères plus gros encore que les autres.

Ce n'était pas possible! bien sûr je me trompais! J'approchai la lettre de mes yeux. Non, je ne me trompais pas, le nom de LOULOU était tout au long au milieu de la lettre de mon oncle, écrit avec tant d'encre, qu'il sautait aux yeux avant tous les autres.

Je lus rapidement toute la lettre, d'un cœur tremblant, vous pouvez m'en croire, pour avoir le mot de cette étonnante énigme. Voici ce que m'écrivait mon oncle. Oh! qu'il devait être fâché puisqu'il ne me tutoyait pas!

« Faites-moi le plaisir, monsieur Pouff, m'écrivait-il, de me faire savoir par le plus prochain courrier ce que c'est qu'une demoiselle LOULOU dont vous avez à peine dit un mot à votre mère; avec qui vous êtes arrivé à Cologne, alors que vous étiez parti seul de Paris; avec qui vous avez diné à table d'hôte; qui trouve qu'une assiette c'est assez pour deux, qui a des rubans rouges dans ses cheveux, qui a demeuré dans une chambre voisine de la vôtre à l'hôtel de Hollande; qui, paraît-il, est votre sœur, d'où il suit qu'elle serait ma nièce, avec laquelle vous êtes reparti pour Dresde, bras dessus, bras dessous.

« J'attends, monsieur Pouff, que vous me disiez tout ce que vous savez sur ce point, et cela sans rien oublier. »

Les mots *rien oublier* étaient soulignés.

La lettre était signée :

« Votre oncle. »

Pas de nouvelles de ma mère, ni je l'embrasse.

(La suite au prochain numéro.)

P.-J. STALL.

## LA LÉGENDE DES FÉES

### I

La croyance à la féerie et aux fées, c'est-à-dire à des femmes douées de qualités supérieures et intervenant d'une manière plus ou moins bienveillante dans les affaires humaines, doit se rattacher à quelques-uns des dogmes qui constituaient, en grande partie, la religion des anciens habitants de la Gaule.

L'adoration des fleuves, des forêts, des lacs, des pierres, des monts et des fontaines, auxquels présidaient autant d'esprits ou divinités préposés à leur garde, était générale, dès la plus haute antiquité, parmi les familles dont se compose la race celtique; et les traces en subsistent encore, chez ses représentants d'aujourd'hui, dans la Bretagne, le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Les traditions des peuples d'origine scandinave nous présentent des divinités analogues; et ces croyances s'accordent avec le rôle important assigné aux femmes, dans la religion et le gouvernement, par les peuples du Nord. Les Walkyries et les Elfes sont aussi des fées; mais celles qui figurent dans les rites religieux des peuples d'origine celtique sont marquées de signes particuliers, et ce sont principalement les caractères que nous retrouvons dans les êtres surnaturels qui, sous le nom de *fées*, ont pris une si grande place dans les récits de nos vieux conteurs. Une divinité propre et spéciale présidait à chaque lieu, et le respect qu'elle inspirait rendait le sol qui lui était consacré plus cher à ses habitants.

Les nombreuses inscriptions gallo-romaines que l'on a pu recueillir rappellent sans cesse ces fées, désignées par les Romains sous des noms empruntés à leur mythologie, mais évidemment reconnues, bien antérieurement à la conquête de César, par le culte national.

Tout ce qui les concernait avait été placé sous la surveillance de ces prêtresses autrefois si fameuses, qui, sous le nom de *druidesses*, étaient l'objet d'une vénération universelle. Souvent plusieurs de ces divinités réunies étendaient à la fois leur protection sur une peuplade ou sur un territoire. On les représentait alors ordinairement par trois femmes portant dans leurs mains des fleurs, des fruits et des pommes de pin.

Les Romains les confondirent avec les Parques, représentées aussi au nombre de trois, et voyant en elles comme dans celles-ci les maîtresses de la destinée, leur donnèrent le nom de *fatae*, et ce nom est devenu en langue d'oc *fada* (d'où *fadette*), origine des noms romans de *fae*, *fée* et *féerie*.

On rencontre partout ces aimables habitantes des forêts et des fleuves, invoquées comme les gardiennes et les protectrices du sol avant et depuis l'introduction du christianisme.

Un des premiers soins de l'Église fut d'effacer de la mémoire des peuples tout ce qui pouvait perpétuer le souvenir de ces croyances superstitieuses. Pour essayer de détourner sur de plus dignes objets ce besoin de croire, qui trouvait sa satisfaction dans l'émotion religieuse que produisait la vue des sombres forêts ou des fontaines vénérées où les fidèles venaient s'agenouiller, le clergé substitua aux images dont étaient ornés les chênes, les hêtres, les tilleuls ou les aubépines, celles de Jésus-Christ, de la Vierge-Mère ou de quelque saint de la localité. Mais, tout en respectant les symboles sacrés qui l'attachaient au culte nouveau, les peuples ne purent chasser entièrement le souvenir des divinités auxquelles ces lieux avaient été si longtemps consacrés; et, malgré les défenses réitérées des conciles et des princes, on continua d'allumer, principalement en Bretagne et dans le comté de Galles, des feux et des lumières près des arbres, des pierres et des fontaines, objets de l'ancien culte; on continua de faire de certains vallons, de certaines forêts et de certaines rivières, le séjour d'êtres surnaturels, enchanteurs, magiciens ou fées, auxquels on attribua les mêmes vertus qu'autrefois.



## II

C'est en s'inspirant de ces croyances populaires, enracinées dans les esprits par une longue habitude, que les poètes et les conteurs ont composé les légendes relatives aux fées. Elles visitaient plus particulièrement la forêt de Brocéliande, située près de la fontaine druidique de Bavanton. Wace, qui, vers l'an 1155, mit en vers les traditions sur lesquelles reposent les romans de la Table-Ronde, voulut visiter lui-même cette fameuse forêt, mais il eut le malheur de ne point y trouver les merveilles qu'il était allé chercher :

Là, allai-je merveilles querre,  
Vès la forêt et vès la terre,  
Merveilles quis, mais ne trovai :  
Fol m'en revins, fol y allai.

Tout ce que nos poètes du moyen âge nous rapportent des fées s'accorde avec ce que l'on sait des anciennes croyances celtiques. On a remarqué avec raison que les souvenirs qui leur sont relatifs se sont confondus assez naturellement avec ceux des prêtresses ou druidesses chargées de présider à leur culte. Les caractères attribués à ces dernières furent précisément ceux qui distinguèrent les fées. L'île de *Sena*, située vis-à-vis le cap le plus occidental de l'Armorique, renfermait, comme on sait, un collège composé de neuf druidesses, et ces neuf *vierges de Seyn* connaissaient l'avenir, guérissaient les maux incurables, soulevaient ou apaisaient les flots de la mer, pouvaient revêtir toutes les formes et emprunter les figures de toutes sortes d'animaux. Ce sont là précisément les caractères que les Bretons reconnaissent dans les fées qu'ils nomment *Korrigans*, nom que les anciens bardes cambriens donnaient aux neuf suivantes de la déesse Koridwen.

Les fées étaient d'ordinaire vêtues de blanc. Armées de leur *baguette* magique, elles suspendaient par la seule expression de leur volonté le cours des rivières ou opéraient leurs merveilleuses métamorphoses. On sait qu'elles prenaient plaisir surtout à assister à la naissance des enfants, auxquels elles dispensaient à leur gré les qualités ou les défauts, la bonne ou la mauvaise fortune. C'était un des offices des Parques, avec lesquelles ce motif dut contribuer à les faire confondre. La nuit où naquit Ogier le Danois, les fées vinrent chacune lui apporter un don différent.

Aux environs de la *Roche aux Fées*, dans le canton de Rhétières, les paysans croient encore aujourd'hui que certaines fées descendent de la cheminée à la naissance des petits enfants, dont elles pronostiquent l'avenir. Elles s'en retournent ensuite par le même chemin. C'est un trait de ressemblance entre les fées et les *valas* ou *valas* des Scandinaves. Les fées furent invitées à la naissance d'Obéron. Une seule fut oubliée, et pour se venger de l'outrage qui lui était fait, elle condamna Obéron à ne jamais dépasser la taille d'un nain. On reconnaît là l'origine de la donnée qui constitue le principal ressort de ces contes de Perrault, si chers à notre enfance.

C'est dans l'île d'*Avalon* que les traditions ont placé le séjour des fées, sorte de paradis dans lequel elles résidaient et faisaient quelquefois résider leurs favoris. La fée Morgane y conduisit Arthur pour le guérir de ses blessures. On reconnaît facilement dans cette île d'*Avalon* ces *Iles fortunées*, ces *Jardins des Hespérides*, ces *Champs Elysées*, cette *Atlantide* de Platon peut-être, qui font partie des mythes les plus importants de l'antiquité, et dont le mythe breton est un des plus intéressants rameaux.

Intimement liées aux souvenirs et aux traditions du culte druidique, les fées ont fini par en demeurer, en quelque sorte, le symbole. Les menhirs, les peulvens, les dolmens, les grottes, les vallons placés sous leur patronage ont presque partout conservé leurs noms.

A Carnac, A Loc-Mariaker, dans les champs semés de pierres,

où les druidesses tenaient leurs mystérieuses assemblées, ce sont encore, au dire des paysans bretons, les fées qui viennent célébrer leurs danses nocturnes.

Les difficultés que rencontra l'Eglise dans son louable désir de détruire des croyances qui se ressentaient de leur origine païenne, explique les couleurs défavorables sous lesquelles, à mesure que s'étendait le christianisme triomphant, ces fées si belles et si poétiques furent défigurées. De secrètes difformités se cachèrent sous leurs charmes apparents ; elles furent accusées de n'apparaître la nuit que pour enlever les petits enfants. Et enfin, lorsque l'Eglise les eut frappées d'anathème, identifiées avec les esprits malfaisants, convaincues d'être en commerce avec le diable, dépouillées de leur jeunesse et de leur beauté, elles devinrent, dans l'imagination populaire, ces horribles *sorcières* dont l'histoire offre, il faut en convenir, beaucoup moins d'intérêt et de charme.

PAUL HIPPEAU.

## A NOS ABONNÉES

Nous croyons devoir mettre nos Abonnées en garde contre les agissements d'un sieur Léon Depouille, qui se présente dans certains départements sous les noms de Camille, Léon ou Victor Duley, et prend ainsi pour nos journaux des abonnements au sujet desquels nous déclinons toute responsabilité.

Nous ne nous reconnaissons engagés que pour les abonnements pris par l'intermédiaire de nos véritables voyageurs, dûment accrédités et munis de nos pleins pouvoirs légalisés par le visa du commissaire de police.

Ad. G. ET FILS.

Pour éviter à nos nouvelles Abonnées d'inutiles réclamations, nous croyons devoir leur faire remarquer que, notre journal paraissant *tous les samedis*, le premier numéro d'avril 1878 leur sera expédié non pas le premier avril, mais seulement le 6, date du premier samedi de ce mois. Il devra donc arriver en province le dimanche 7 avril.

## REVUE DES MAGASINS

(SPÉCIALITÉS)

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lectrices sur la *Crème Simon*, produit hors ligne, aussi nécessaire à la beauté qu'à la santé. Cette crème, préparée par un de nos meilleurs chimistes, a pour base la glycérine. Il ne s'y mêle aucun corps gras et sa composition ne subit aucune altération.

On doit faire un usage journalier de la *crème Simon*. Elle remplace avec avantage les cold-cream ordinaires, dont elle n'a pas les inconvénients. Elle détruit les rides, les gerçures, les rougeurs et blanchit la peau. Son parfum, en outre, est délicieux.

On trouve la *crème Simon* dans toutes les villes, chez les parfumeurs et les pharmaciens. Mais on devra se méfier des imitations et bien demander la *crème* de M. SIMON, pharmacien de Lyon. — Pour le gros, s'adresser à Paris, rue de Provence, 36.

M. D'A.

**ROUVENAT (\*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.**

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.